

Extrait de

Propos d'un agitateur

Ricardo FLORES MAGÓN

(Éditions Libertalia)

Plus d'informations sur editionslibertalia.com



LE MENDIANT ET LE VOLEUR

Sur l'avenue élégante, hommes et femmes se promènent, parfumés, chics et provocants. Collé au mur, la main tendue, un mendiant quémande d'une voix tremblante et servile : « Une aumône, pour l'amour de Dieu ! »

De temps à autre, une pièce tombe dans la main du mendigot qui s'empresse de l'enfourer dans sa poche tout en se confondant en louanges et en remerciements avilissants. Un voleur passant par là ne peut s'empêcher de lui lancer un regard plein de mépris. Le mendiant s'indigne – la déchéance a ses pudeurs – et grogne, d'un ton irrité :

« Tu n'as pas honte, gremlin, de regarder en face un honnête homme comme moi ? Je respecte la loi. Je ne commets pas le délit de mettre la main dans la poche d'autrui, moi. Ma démarche est sereine, comme tout bon citoyen qui n'a pas coutume de se faufiler, sur la pointe des pieds, dans les maisons des autres à la faveur de la nuit. Je n'ai ni à me cacher, ni à

fuir le regard du gendarme. Le nanti se montre bienveillant à mon égard et quand il jette une pièce dans ma sébile, il me tapote l'épaule en murmurant : « Brave homme ! » »

Le voleur, ajustant son chapeau, grimace de dégoût, lance un regard alentour et réplique au mendiant :

« N'espère pas me faire rougir, vil mendiant ! Toi, honnête ? L'honnêteté ne vit pas à genoux, prête à ronger l'os qu'on daigne lui jeter. Elle est fière par excellence. Je ne sais si je suis honnête ou non, mais je dois t'avouer qu'il m'est insupportable de supplier les riches de m'accorder, au nom de Dieu, les miettes de tout ce qu'ils nous ont volé. Je viole la loi ? C'est vrai, mais elle n'a rien à voir avec la justice. En violant les lois promulguées par la bourgeoisie, je ne fais que rétablir la justice bafouée par les riches, qui volent les autres au nom de la loi. Si je m'empare d'une partie de ce qu'ils ont pris aux déshérités, je n'accomplis par là qu'un acte de justice. Si le riche te tapote l'épaule, c'est que ton abjecte bassesse et ta servilité lui garantissent la pleine jouissance de ce qu'il a volé, à toi, à moi, à tous les pauvres du monde. Les

riches souhaitent ardemment que tous les déshérités aient l'âme d'un mendiant. Si tu étais vraiment un homme, tu mordrais la main qui te tend un quignon de pain. Je te méprise. »

Le voleur crache et se perd dans la foule. Le mendiant lève les yeux au ciel et gémit : « Une aumône, pour l'amour de Dieu ! »

11 décembre 1915